

Francophonie ouverte et oeuvre emblématique

Hélène et son collier à Limoges

Michel Vaïs

Number 106 (1), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2003). Francophonie ouverte et oeuvre emblématique : hélène et son collier à Limoges. *Jeu*, (106), 151–155.

Francophonie ouverte et œuvre emblématique

Hélène et son collier à Limoges

Depuis avril 2000, Patrick Le Mauff a succédé à Monique Blin, qui avait fondé un festival au cœur de la France en 1984, pour ensuite le diriger pendant seize ans. Aujourd'hui, elle s'occupe d'une nouvelle aventure, « Écritures vagabondes », dont la première manifestation fut l'organisation d'une résidence d'écriture pour auteurs francophones à Byblos, au Liban. Voici donc maintenant Le Mauff fermement à la barre du Festival international des théâtres francophones en Limousin, ou... FIFL. Cherchez l'erreur !

En fait, l'événement limougeaut¹ a déjà eu plusieurs appellations, tel « Festival international des francophonies en Limousin » (d'où le sigle toujours utilisé, FIFL, qui est en retard d'une appellation), aussi plusieurs l'appellent-ils simplement le Festival de Limoges. Ces changements de nom sont révélateurs d'une crise d'identité. Loin de s'en cacher, Patrick Le Mauff prédit que le nom changera encore ! Il a donc été nommé en 2000, avec un contrat de quatre ans. D'abord comédien – et bon comédien : ses lectures en solo au Festival sont tout un spectacle – et metteur en scène, il avait été invité une première fois en 1990 pour faire une mise en scène. Puis il est revenu en 1998 réaliser la mise en scène, avec Hervé Loichemol, de *Lettre aux directeurs de théâtre* de Denis Guénoun.

Maintenant, il s'occupe principalement de « gérer la boutique » héritée de Monique Blin. Cela consiste à établir la programmation du Festival et à faire fonctionner la Maison des auteurs qui est située juste derrière le bureau du FIFL, au cœur de la ville. Cette maison, subventionnée par le ministère français de la Culture et le Centre national du Livre, accueille en résidence dix à douze auteurs par an, à raison de trois à la fois. Des bourses leur sont offertes, de l'Association Beaumarchais et du Centre national du Livre, en plus d'une bourse du Festival. Toutes les résidences sont de trois mois. Une courte liste d'auteurs est établie par un comité de lecture, dont Le Mauff fait partie, puis les bourses sont accordées par un comité d'attribution dont il n'est pas membre.

1. On disait limogeais autrefois, jusqu'à ce que le verbe « limoger », inventé d'après le nom de la ville, ait commencé à signifier « muter un fonctionnaire dans un bled perdu ». Par la suite, le verbe « limoger » a pris son sens moderne de « licencier ».

Quant au Festival, estime son directeur, il ne doit pas suivre en tous points les orientations de la francophonie politique. Il trouve que celle-ci adopte un discours de militaire lorsqu'elle exige que tout le monde parle français. Le Mauff cite Jean-Claude Carrière qui, citant à son tour Harold Pinter, disait que l'anglais s'appauvrit à mesure que ses locuteurs augmentent dans le monde. Tandis que l'albanais est en train de s'enrichir, comme toutes les petites langues au contact des autres langues.

Au lieu d'exiger toujours le français, en 2000, le Festival a donc commencé à inviter des spectacles joués dans d'autres langues. Ce fut l'arabe tunisien cette année-là, puis le flamand en 2001. En 2002, on a pu voir une autre pièce en arabe tunisien et une

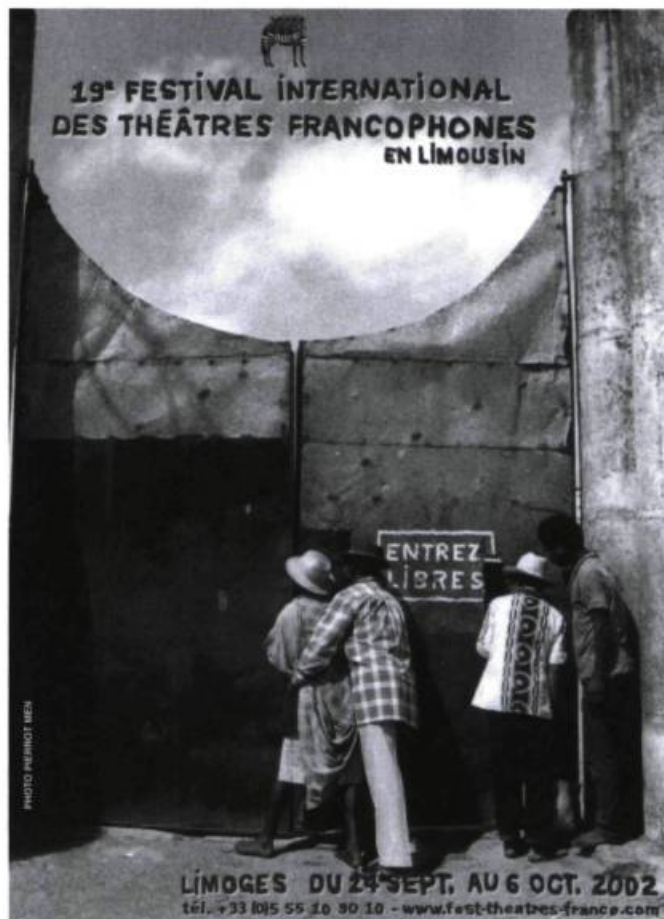


– *le Collier d'Hélène* de Carole Fréchette – à moitié en français et à moitié en arabe libanais. Au début, il n'était pas encore vraiment question de « langue invitée », mais cela deviendra très officiellement le cas en 2003, alors que la langue de certains spectacles sera l'anglais. Le Mauff prévoit que cela occasionnera certains grincements de dents, mais il estime plus important de continuer à tenir un discours d'ouverture qu'un langage de bataillon! À Tunis, il trouve le théâtre de langue arabe plus intéressant que le

théâtre francophone; et il a vu en Belgique une pièce flamande magnifique. Pourquoi ne pas l'inviter à Limoges ?

À son avis, la francophonie stricte a conduit au massacre du Rwanda, car les Tutsis sont anglophones et les Hutus, francophones. Il cite aussi les années 30, en Égypte, qui ont vu les Français et les Anglais s'entretuer. Il faut à tout prix que le théâtre dépasse ces clivages linguistiques qui peuvent devenir meurtriers. Le Mauff ne nie pas qu'au début l'idée d'inviter des spectacles dans d'autres langues a posé problème. On a fait des traductions, projeté des surtitres pour le public. Et puis, il avoue que c'est un peu par provocation que l'anglais a été choisi pour 2003.

En 2002, la pièce de Carole Fréchette, dans sa production bilingue, est le fait d'une coïncidence extraordinaire avec le Festival. Elle réjouit au plus haut point le directeur, car elle va exactement dans le sens de sa nouvelle orientation. Plus encore : il prévient que sans cette ouverture aux autres langues, dont *le Collier d'Hélène* est le modèle, le FIFL ne pourra que périr. Ni ringard ni militaire, le Festival de la francophonie doit s'ouvrir à un véritable dialogue des cultures, dont le théâtre seul a le secret. Le Mauff est particulièrement heureux





Patrick Le Mauff, directeur du Festival international des théâtres francophones en Limousin (FIFL). Photo: Patrick Fabre.

d'avoir vu à Limoges, lors du 19^e Festival, des critiques de théâtre de plusieurs pays étrangers, de l'Irlande à la Corée du Sud².

Présence québécoise et fortune d'une pièce

Une fois de plus, le théâtre québécois a manifesté avec force sa présence à Limoges, qui a depuis le départ servi de tremplin à des artistes tels Robert Lepage, Denis Marleau ou Michel Marc Bouchard. Tous sont passés par Limoges avant d'être invités à Avignon. Sous le radieux soleil limousin du 19^e Festival, entre le 24 septembre et le 6 octobre 2002, une cinquantaine de gens de théâtre venus principalement de Montréal et de Québec ont présenté trois pièces et des lectures publiques orchestrées par le Centre des auteurs dramatiques. Les spectateurs du FIFL ont été nombreux à apprécier la fantaisie langagière de Geneviève Billette, auteure du *Goûteur* présenté par le PàP, ou l'imagination de Wajdi Mouawad qui a mis en scène *les Trois Sœurs*, dans la production du Trident, avec une modernité inattendue.

Le Collier d'Hélène de Carole Fréchette, mis en scène par Nabil El Azan et présenté au FIFL en 2002 (coproduction de la Compagnie la Barraca de Paris, de la Mission culturelle française à Beyrouth et du Centre culturel français à Damas).
Photo: Patrick Fabre.



Mais la pièce qui a rallié tous les suffrages parce qu'elle va droit au cœur, c'est *le Collier d'Hélène*. Carole Fréchette en a eu l'idée et a commencé à l'écrire au Liban, il y a deux ans, lors de la première « résidence » des « Écritures vagabondes » – quoique l'expression « voyage d'immersion » serait en ce cas plus appropriée que résidence. La pièce montre une jeune femme venue participer à un congrès dans un pays émergent à peine du chaos de la guerre. Restée dans la ville quelques jours après son congrès, elle cherche un collier de pacotille qu'elle a perdu. Accompagnée par un chauffeur de taxi doucement moqueur et qui ne comprend que trois mots de français, elle erre

2. L'Association internationale des critiques de théâtre y avait été invitée à tenir une réunion de son comité exécutif.



Le Collier d'Hélène de Carole Fréchette, mis en scène par Nabil El Azan et présenté au FIFL en 2002 (coproduction France, Liban, Syrie). Photo : Joe Hayek.

dans cette ville dont les chantiers masquent imparfaitement les ruines, millénaires ou trop récentes. Elle rencontre sur son chemin des êtres marqués, chacun à sa façon, par la douleur : une femme, qui délire doucement car elle n'a jamais pu faire le deuil de son enfant, un homme ayant perdu sa maison et qui veut effacer le passé, un réfugié palestinien, sans compter le jeune vendeur de colliers anciens. L'étrangère, aux prises avec un très occidental problème d'image de soi, finira par mesurer la futilité de sa quête et à faire le deuil de son collier évanescent, même s'il était une partie d'elle-même.

La pièce fut créée à Damas avec des acteurs du Moyen-Orient et une Française dans le rôle-titre. Elle est le résultat d'une coproduction entre la Compagnie La Barraca, établie à Paris, la Mission culturelle française à Beyrouth et le Centre culturel français à Damas. La mise en scène fut assumée par Nabil El Azan, directeur de la Barraca. La pièce a été jouée un soir à Damas, puis dans plusieurs villes libanaises avant d'amorcer à Limoges une importante tournée française, dont le point culminant constituera deux semaines de représentations à Paris, du 22 avril au 4 mai, au Théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées.

La mise en scène d'El Azan est excellente. En mêlant le récit au dialogue, en alternant le mouvement et l'immobilité, le texte posait d'intéressants défis. El Azan tenait avant tout à restituer l'essentiel de ce que l'auteure a su intelligemment exposer, soit « deux douleurs face à face : le mal être occidental et le mal vivre dans cette région du Moyen-Orient ». Et il a voulu montrer cela avec une grande simplicité, « sans aucune leçon de morale, sans aucune revendication ou dénonciation » et même « sans tentative de comprendre », afin de simplement « ressentir et faire ressentir la douleur, telle qu'elle est ; nue³ ».

3. Interview réalisée par Jacques Morlaud, *L'Écho* (France), 20 septembre 2002, p. 2.

Pour y parvenir, Nabil El Azan a choisi de mêler l'image vidéo en direct au jeu des acteurs. Au moyen d'un grand écran sur le côté et d'une caméra sur un trépied à roulettes, manipulée, déplacée ou négligemment poussée par les interprètes – surtout par le chauffeur de taxi –, le public fait un va-et-vient constant entre le jeu réel et les images grossies des visages, auxquelles s'ajoutent, pour certaines scènes, un décor filmé, par exemple pour les champs de ruines au bord de la mer. Par ailleurs, les propos de la plupart des interlocuteurs d'Hélène sont en arabe, avec une traduction légèrement décalée et projetée sur écran. Les personnages semblent ainsi plus authentiques, et leur relation avec Hélène paraît d'autant plus sincère.

Ce n'est pas [...] le moindre des exploits de Carole Fréchette que d'avoir su réconcilier les pays arabes avec la francophonie, à l'heure où l'anglais gagne du terrain partout.

Pièce symbole, emblématique, *le Collier d'Hélène* met en jeu une rencontre des cultures sans pathos ni complaisance, qui s'inscrit parfaitement dans la mission du Festival de Limoges : partager entre francophones et amis des francophones les grandes valeurs de curiosité et de tolérance. Ce n'est pas non plus le moindre des exploits de Carole Fréchette que d'avoir su réconcilier les pays arabes avec la francophonie, à l'heure où l'anglais gagne du terrain partout.

Par ailleurs, l'éditeur Émile Lansman est heureux de noter que ce texte⁴ connaît un incroyable succès puisque six créations en langue française sont attendues en moins de deux ans. Chronologiquement, après la création de la Barraca, une deuxième création a été proposée par la compagnie Ariadne (Jasseron, France), dirigée par Anne Courel. Elle a eu lieu au Théâtre de Vienne le jeudi 17 octobre 2002, puis a fait l'objet d'une tournée en France jusqu'au 14 janvier. Il y a eu une troisième mise en scène au Théâtre Le Poche de Genève, et les créations suivantes auront lieu au Sénégal (en coproduction avec la Belgique), en Acadie et probablement à Québec. Aucune création montréalaise n'est envisagée au moment où ces lignes sont écrites. **J**

4. Pour rappel, l'ouvrage a été publié chez Émile Lansman en 2002, d'abord dans *Liban, écrits nomades 2*, puis seul dans la collection « Théâtre à l'affiche ».